

donnaient, paraît-il, d'énormes récoltes, aujourd'hui il y en a beaucoup qui semées en blé, en avoine, ne rendent pas cinq fois la semence. Le sol fut bon; aujourd'hui il faudrait presque le reconstituer. Aussi il est impossible de nier que l'émigrant européen voulant se livrer à l'agriculture trouvera facilement sur la terre d'Amérique des parties plus fertiles et situées sous une meilleure latitude.

POPULATION, CULTURE, INDUSTRIE.

La population de la province est bien loin d'être en proportion convenable avec son immense étendue et si le nombre des cultivateurs était doublé, triplé, les terres rapporteraient deux et trois fois davantage; nous comprenons donc parfaitement tout l'intérêt que le gouvernement apporte à l'immigration; et la discussion ne peut avoir lieu que sur les moyens qu'il emploie.

La culture des terres présente un état déplorable, personne n'oserait le nier; à quoi doit-on l'attribuer? Nous pensons que les causes principales sont: 1o. Le manque d'instruction spéciale, on nait bien aux champs, mais on ne nait pas avec la science agricole; la culture est une véritable profession et on ne l'apprend qu'en allant à l'école ou en faisant son apprentissage. L'ignorance est tellement grande que très-généralement les plus simples notions sur la nécessité de se servir d'engrais ou sur la rotation des diverses plantes sont complètement inconnues; il y a encore un petit nombre de cultivateurs qui considèrent l'emploi du fumier comme dangereux et s'en débarrassent en le jetant sur le chemin. 2o. La rareté et par conséquent la cherté des bras qui seraient nécessaires pour faire une bonne culture, il est évident que le cultivateur n'ira pas prendre de la main-d'œuvre à \$1 par jour quand elle ne lui rapporte qu'un écu. 3o. Le manque de capitaux, prétendent certaines gens; mais cette opinion est discutée, car d'autres affirment, au contraire, que l'argent est assez abondant dans les campagnes; en tous cas nous croyons que pour procurer des capitaux à la culture il serait parfaitement inutile de s'adresser aux capitalistes des villes qui, trouvant le moyen d'obtenir un intérêt de neuf à douze pour cent n'iront pas les prêter à des pauvres agriculteurs qui ne pourraient pas, sans une ruine certaine, leur servir un intérêt au-dessus de cinq à six pour cent. 4o. Enfin, nous pensons que si le cultivateur canadien travaille beaucoup il ne sait pas donner à ce travail la direction raisonnée qui permettrait d'en obtenir tous les résultats désirables; il ne suffit pas en agriculture de travailler parfois beaucoup et bien fort, il faut savoir travailler toutes les fois que c'est nécessaire.

Si vous voulez améliorer la position agricole il faut donc: 1o. Répandre largement les connaissances agricoles en offrant aux cultivateurs une instruction pratique et des exemples palpables; 2o. Il faut trouver par des tarifs ou par l'introduction de procédés industriels le moyen d'élever le revenu des produits agricoles; ne comptez pas sur l'abaissement du salaire, vouloir y travailler serait même une grosse faute; tâchez d'élever la valeur du produit afin de pouvoir payer libéralement celui qui l'obtiendra, de cette manière vous aurez une main-d'œuvre facile, car d'un seul coup vous arrêterez l'émigration qui vous décime.

Mais qui cherchera ces moyens, qui fera toutes ces études longues, pénibles, tous ces travaux préliminaires sans lesquels on ne parvient jamais à rien de bon; seront-ce les simples particuliers qui, par dévouement pour le pays, vont négliger leurs propres affaires pour s'occuper de celles des autres? Seront-ce les employés du gouvernement auxquels la besogne journalière suffit amplement et qui seraient fort peu soucieux de voir s'ajouter un nouveau travail? Evidemment non; si vous voulez vraiment et sérieusement arriver à des améliorations il faut faire une sorte d'enquête confiée à une commission spéciale chargée d'étudier ce qui se pratique dans les autres pays et qui dans un délai déterminé devra présenter un travail complet sur les diverses questions qui lui auront été soumises. Ce grand travail a déjà été fait en Angleterre et en France. Remarquez la marche de l'émigration des campagnes, voyez les tendances des populations rurales à se porter vers les villes et vous reconnaîtrez qu'il est grand temps d'agir.

Le gouvernement local vient de publier un magnifique programme dont nous le félicitons; eh bien! nous le mettons au défi de faire rien de bien, si chacune des questions de ce programme n'a été à l'avance longuement murie et étudiée.

Les faits sont constants, indiscutables, l'agriculture dans la province de Québec est dans un déplorable état, les populations rurales quittent les champs parce que les grands centres leur offrent des salaires plus élevés, et vous aurez beau leur chanter les douceurs et les charmes de la vie champêtre ils continueront à émigrer, car les hommes vont toujours à ce qui paie le mieux. Que ceux qui représentent les intérêts de la province veuillent bien réfléchir pendant une heure et nous dire si un pays dont l'agriculture se meurt peut vivre longtemps; que les cultivateurs du Bas-Canada imitent leurs confrères de l'Ouest, qu'ils forment une ligue pour défendre leurs intérêts et bientôt ils obtiendront justice; mais, hélas! ce temps nous semble encore bien éloigné et le mal pourra bien devenir incurable, si nous en jugeons par l'indifférence des classes agricoles qui ne savent même pas répondre aux appels de leurs plus dévoués amis. Qu'il s'agisse d'aller à un hustings entendre des adversaires politiques dont souvent le plus grand mérite sera de se dire des injures, il y aura foule; qu'on fasse appel aux cultivateurs canadiens pour fonder une grande convention agricole destinée à défendre leurs intérêts, quelques rares dévouements répondront à l'appel.

Où, nous vous le disons dans toute la sincérité de notre cœur, hâtez-vous de répandre l'instruction agricole, où la race canadienne-française disparaîtra faute de se procurer les moyens d'existence.

Quant à l'industrie nationale il faut reconnaître qu'elle est presque nulle, l'exposition de Montréal n'en fait-elle pas foi.

La Province de Québec importe annuellement à peu

près tout ce qu'elle consomme, et si l'exportation du bois et de quelques céréales n'avait pas un peu rétabli l'équilibre, il est évident qu'une crise eût déjà éclaté, car les maximes de ces économistes qui prétendent qu'un pays s'enrichit de toutes les marchandises importées sont tout simplement absurdes. Nous n'hésitons pas à dire que dans l'état actuel des choses les libres-échangistes sont les plus dangereux et les plus cruels ennemis de la Province de Québec. Nous avons parlé de l'exportation du bois, mais combien de temps durera-t-elle?

Les canadiens avaient dans leurs forêts une véritable poule aux œufs d'or; ne l'a-t-on pas éventrée. Tout le monde reconnaît que l'exploitation des bois a été faite d'une façon déplorable, qu'elle a été un véritable gaspillage; s'enquière-t-on de créer une école de forestiers instruits sachant conserver ce qui reste et prendre les moyens pour reconstituer l'avenir. Que le Commissaire des Terres de la Couronne dont les dispositions sont si bonnes envoie donc un agent intelligent passer quelques mois en Wurtemberg, dans ce petit pays de 1,600,000 habitants, où les impôts sont en partie payés par le revenu des forêts.

En fait de tarifs et de protection, les Canadiens n'ont-ils pas de bonnes leçons à prendre chez leurs voisins des États-Unis; aujourd'hui les Américains envoient vendre leur fer jusque sur les marchés anglais, tandis que ceux-ci en inondent encore leur vieille colonie. Ce qui constitue la puissance américaine c'est que grâce au tarif protecteur l'industrie nationale règle son développement sur celui de la culture.

CHEMINS ET VOIES DE COMMUNICATION.

Quand un étranger vient se fixer au Canada, on lui dit souvent: attendons que les chemins soient faits et nous entreprendrons telle excursion. Or, ces chemins bien faits sont tous simplement ceux que la nature fabrique en jetant sur le sol trois à quatre pieds de neige; quant aux chemins faits de mains d'hommes, à de rares exceptions près, ils sont encore à être finis. Nous savons très bien que dans un pays nouveau où la main-d'œuvre fait défaut, où les ressources sont minimes, il serait souverainement injuste de demander des voies de communication comme dans les vieux États, mais on peut regretter le manque d'un système vicinal bien arrêté, bien déterminé, traçant la manière dont les travaux doivent être exécutés, et la façon dont les charges doivent être réparties; nous pouvons affirmer que la loi sur les chemins vicinaux promulguée en France sous le règne de Louis-Philippe est incontestablement la loi qui a le plus contribué au développement et à la prospérité de l'agriculture.

Que sert d'ouvrir un chemin de 40 milles, s'il est presque impraticable sur tout son parcours; ne vaudrait-il pas mieux se borner chaque année à une distance du tiers ou du quart, mais en faisant bien la chose et en assurant son bon service et sa durée. Souvent en voulant contenter tout le monde on ne sert les intérêts de personne. Les chemins de petite communication sont d'un immense intérêt pour les cultivateurs; sans eux point de progrès possible; sans eux point de valeur pour les produits agricoles, ce sont les veines destinées à entretenir les grands artères qu'on nomme les chemins de fer. Nous venons de prononcer le grand mot, le mot magique sur la terre d'Amérique, cette nouvelle panacée universelle destinée à guérir tous les maux, à engendrer tous les bonheurs; là où devra passer la locomotive devra apparaître incessamment la vie. Nous reconnaissons bien volontiers la toute-puissance des voies ferrées et leurs heureuses conséquences, nous voudrions que tous les comtés fussent susceptibles d'un développement assez riche pour avoir chacun le sien; mais il en est pour les chemins de fer comme pour les steamers: avant de les construire il est indispensable de faire des calculs préalables; vous ririez de tout cœur si vous voyez un spéculateur établir une grande ligne océanique entre Québec et l'Île du Prince Édouard. Quelques prévisions heureuses qu'on puisse porter au crédit d'une ligne ferrée, il faut encore s'assurer si même avec la réalisation de ces heureuses prévisions les recettes balanceront les dépenses. Aujourd'hui les chemins de fer sont un dada, j'allais presque dire la *patte à coco*; on croit faire parade de patriotisme en se faisant leur chaud promoteur, mais l'on ne songe pas qu'on a oublié de cacher le bout de l'oreille; tel patriote qui chante sur tous les tons les merveilles que va produire le Railroad songe bien plus au fond de son cœur aux petits et même aux gros avantages qu'il pourra personnellement en tirer. Que les chemins de fer soient la meilleure chose du monde, je le veux bien, mais alors qu'ils ne soient plus comme aujourd'hui en Amérique une cause de ruine publique, souvenons nous qu'en tout l'excès est un défaut; à ce propos nous oserons même avouer que les chemins de fer ne sont utiles au Canada qu'à cause de la longueur de l'hiver qui pendant six mois immobilise les ondes de son beau fleuve et de ses grands lacs; et si jamais le Far West doit, pour envoyer ses produits en Europe, prendre la voie canadienne, ce ne sont pas les rail roads mais bien les lacs, le fleuve et les canaux qui seront chargés du transport de ses marchandises.

INSTRUCTION ET BEAUX ARTS.

L'instruction au Canada est essentiellement religieuse et classique, depuis quelques années on cherche à le rendre catholique et commerciale, mais par sa nature elle dirige surtout vers les professions libérales. Nous ne saurions apprécier si le nombre des malades et des plaideurs est en proportion directe des médecins et des avocats, nous ne pourrions pas affirmer que les premiers augmentent les maladies, mais il serait peut-être à craindre que les autres ne créent les difficultés afin d'avoir l'honneur de les aplanir. Dans cette tendance aux professions libérales, nous ne pouvons nous empêcher de trouver un trait frappant de ressemblance avec la race pure française. Quand un fils fait son apparition en ce monde, un bon bourgeois français le destine presque toujours à être tout d'abord un employé du gouvernement si Dieu lui permet d'être du nombre des élus parmi les nombreux non pas appelés mais offerts, ou à défaut il en fera un avocat ou un médecin. En France, il y a beaucoup d'esprits judiciaires qui sont portés à croire que c'est là une des grandes

causes de notre infériorité sur les races anglo-saxonnes et germaniques. Pour ce qui regarde le Canada nous croyons que dans un pays nouveau où tout est à faire, à exploiter, des écoles d'ingénieurs, de mineurs, d'agriculteurs, ne seraient nullement déplacées et qu'elles pourraient même rendre quelques légers services. Nous savons bien que la race canadienne-française reçoit son instruction exclusivement par les soins du clergé catholique dont les aptitudes sont bien plus portées vers les professions libérales, les belles-lettres et la théologie, mais nous sommes certain que le clergé catholique au Canada est trop patriote pour voir d'un mauvais œil se fonder des écoles essentiellement professionnelles et pratiques où les jeunes gens apprendraient les moyens d'utiliser les riches ressources de leur pays.

Quant aux beaux-arts et à la littérature, on ne peut pas être exigeant envers un pays, aussi nouveau; cependant la Province de Québec peut à juste titre s'honorer de plus d'un littérateur et de quelques bons poètes; la peinture et la musique ont également fourni des hommes de mérite. Il serait à désirer que les spectacles offerts au peuple fussent d'un goût plus relevé; quelques bonnes comédies, tragédies ou même drames bien choisis laisseraient dans son souvenir de meilleures traces que tous ces criques et ces pochades qui enthousiasment la foule. L'architecture prend depuis quelques années un véritable essor, mais nous craignons qu'elle ne sacrifie un peu trop à l'ornementation, il semblerait qu'on voudrait appliquer à chaque façade de maison cette phrase si mirobolante et devant laquelle je courbe humblement le front: Monsieur un tel VAUT tant.....

MŒURS, RELIGION, GOUVERNEMENT.

Trois mots, qui nécessiteraient de longues pages et auxquels cependant je ne puis et ne veux consacrer ici que quelques phrases. J'ouvre une vieille édition de la Géographie de Malte Brun et je trouve à l'article du Canada: "Dans les campagnes, les mœurs sont douces et pures." J'approuve l'appréciation de mon illustre compatriote, seulement, s'il vivait encore je lui ferais observer que depuis sa dernière édition, ces mœurs des campagnes sont menacées dans leur pureté par un goût effréné du luxe, les jeunes garçons rêvent de beaux chevaux, de beaux traîneaux, de beaux harnais; les jeunes filles soupirent après la robe de soie et leur sommeil ne redevient calme que le jour où elles l'ont obtenue avec annexe d'un chapeau recouvert de toutes les fleurs des champs; ce n'est peut-être pas étonnant, car leur éducation doit leur donner beaucoup plus de goût pour la broderie, voire même la musique, que pour les travaux, nous disons intérieurs de la ferme; qu'en résultera-t-il dans l'avenir?

Les Canadiens semblent avoir une sainte horreur du service domestique; aujourd'hui à la campagne comme à la ville il est extrêmement difficile de se procurer une servante, et nous connaissons maintes honorables familles qui nous ont supplié à mains jointes de leur rapporter quelques bonnes servantes de cette race si insoumise, si indocile qu'on nomme la race française; soit, mesdames, on vous ramènera des françaises pour vous servir, mais au moins compensez par de gros gages le sacrifice de la patrie.

Mon illustre compatriote, Malte Brun, semble vouloir passer sous silence les mœurs des grandes villes, je crois qu'il fait preuve d'intelligence; car le même chapitre peut servir à toutes; de Londres à Paris, de New-York à Vienne, de Constantinople à Petersbourg, de Lima à Rome, l'espèce humaine concentrée prend à peu près les mêmes habitudes; les fruits de la civilisation ne sont pas toujours parfaitement sains, mais pour me consoler, un brave ami canadien qui apprécie Paris et vit cependant à Manitoba m'a affirmé que les Sauvages ne valaient guère mieux que les civilisés. Il faut donc le reconnaître, l'espèce humaine est à peu près partout la même, la seule différence, c'est qu'elle marche à visage découvert, tandis que là, elle s'entoure la tête d'un voile qu'elle croit impénétrable. Je suis désolé de faire quel chagrin à ces excellents optimistes qui ne soupçonnent même pas le mal, il est cruel d'être l'auteur d'une désillusion, cependant je les engage à réfléchir avant de jeter l'anathème à la vieille Europe. Si on traquait les vieux pays jusque dans leurs dernières tranchées leurs défenseurs pourraient démasquer des batteries couvertes et entretenir contre les assaillants un feu terrible qui les épouvanterait tout autant que les obus des canons rayés effrayaient ces pauvres diables qui ne les avaient jamais ni entendus, ni vus. Au Canada il n'y a que les adversaires des sociétés de tempérance qui se permettent de marcher à visage découvert, aussi la police en fait-elle chaque jour de grandes razzias.

Dans la Province de Québec, la vie de famille commence à se ressentir du voisinage des États; les jeunes garçons et les jeunes filles ont de fortes aspirations à l'indépendance, les relations sont quelquefois un peu trop guindées ou par trop faciles; je ne voudrais pas me permettre de contredire le Gouverneur-Général, S. E. le Comte Dufferin, sur le jugement qu'il portait un jour sur l'éducation des enfants, eh! bien, on ne peut se dissimuler que dans l'homme de trente ans on retrouve tous les germes développés de l'enfant de dix ans. Ce laisser-aller, ce sans-gêne engendre un langage qui parfois froisse l'étranger et il faut s'y habituer pour le prendre à sa juste valeur.

Quant aux mœurs commerciales elles sont essentiellement différentes de celles de France; le mot Honneur n'y a pas du tout le même sens; j'ai entendu dire ici, à des mauvaises langues, sans doute, que quelquefois on faisait faillite pour s'enrichir; chez nous, quand un pauvre diable a le malheur de faire faillite, que ce soit pour des millions ou pour quelques écus, non-seulement il perd tout, mais même ses droits civiques. Maintenant on m'a assuré que la loi sur les faillites telle qu'elle est réglée est bonne en Amérique, je veux bien le croire.

Cependant, je ne puis me le dissimuler et je vois avec un profond chagrin le Canada attaqué de cette honteuse maladie des États-Unis, l'amour aveugle du gain par tous les moyens; faire de l'argent, voilà le but de la vie. Arrière les affections de famille, les notions de justice et